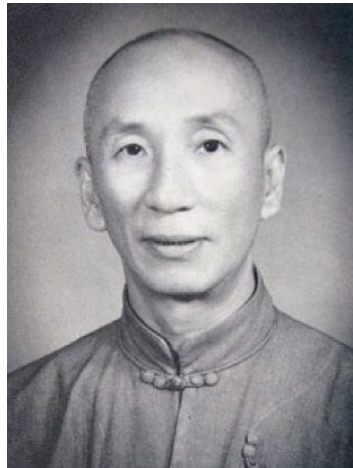


Super (Ip) Man



Ip Man, le vrai

Très peu de grands maîtres des arts martiaux sont connus du grand public. Le plus célèbre pour le XXe siècle est sans conteste Jigoro Kano, le fondateur du judo. Les années 2000 ont fait connaître un Chinois, Ip Man, dont le plus grand mérite, semble-t-il, est d'avoir été le mentor de l'acteur Bruce Lee. Alors que seulement deux films japonais diffusés internationalement évoquent indirectement la figure du maître Kano, Ip Man s'est déjà vu consacrer depuis 2008 pas moins de sept biopics de qualités inégales, prétextes à de spectaculaires scènes de baston. Parmi ceux-ci, une réalisation de Herman Yau intitulée *Ip Man : Le Combat final* attira particulièrement mon attention. Certains commentateurs déplorant que ce film donne à voir peu de combats, je me suis dit qu'il méritait peut-être un visionnage. Las, il faudra encore attendre pour que le cinéma kung-fu hongkongais trouve enfin son Kurosawa, le génial réalisateur de *La Légende du grand judo (Sugata Sanshiro, 1943)*... En attendant, ce mélodrame d'action à la sauce Hoisin me laissa songeur. Jusqu'où ira-t-on en effet dans la réécriture de la biographie du maître officiel du Petit Dragon ?

Réfugié à Hong Kong

Ip Man : Le combat final retrace les vingt dernières années de la vie du grand maître de la boxe du « radieux (*wing*) printemps (*chun*) » incarné pour la circonstance par l'excellent Anthony Wong. Tout commence à la fin de la longue guerre civile qui fait basculer la Chine dans le camp communiste. Plutôt que d'accueillir les troupes de Mao avec des fleurs, de nombreux habitants de la région de Canton préfèrent se réfugier dans la colonie britannique de Hong Kong. Parmi eux, se trouve un certain Ip Man, quinquagénaire dont l'allure de lettré ne laisse pas soupçonner une maîtrise des arts martiaux. L'exilé vit chichement sans jamais chercher à faire étalage de ses talents de combattant ce qui ne l'empêche pas de se retrouver rapidement entouré d'apprentis passablement excités. Bien évidemment, le scénario brode autour des circonstances qui permirent au véritable Ip Man de se tailler une réputation dans le microcosme hongkongais du kung-fu, et cela bien sûr au fil de quelques combats aux proportions homériques. La représentation du Hong Kong des années 1950 _ une ville bien propre aux rues pas trop encombrées _ n'est guère mieux réussie que l'évocation intimiste de la vie du grand maître. Curieusement, le film n'aborde pas frontalement le principal évènement qui devait marquer le développement du *wing chun* : l'apparition vers 1955 d'un certain Bruce Lee, adolescent-star du cinéma cantonais qui rejoignit alors le groupe le plus remuant des élèves de Ip Man. Une nouvelle recrue dont le fabuleux destin allait, un demi siècle plus tard, transformer l'obscur Ip en « Super (Ip) Man ».



Anthony Wong à l'affiche de *Ip Man : Le Combat final* (2013)

Une histoire de bonzesse

Sans le succès international des films de Bruce Lee, le nom Ip Man n'aurait jamais atteint le grand public. Il en va de même pour son art martial, ce *wing chun* dont la légende attribue la maternité à une bonzesse qui aurait vécu au XVII^e siècle mais que les recherches historiques font émerger deux cents ans plus tard dans le milieu interlope des Jonques Rouges, troupes théâtrales itinérantes qui sillonnaient les cours d'eau et canaux des provinces méridionales de la Chine des Qing. Les qualités certaines de cet art martial peu démonstratif n'ont pas empêché l'infidèle Bruce Lee de lui préférer ce mélange de boxe anglaise et de coups de pied inspirés du taekwondo qu'il donne à voir dans ses films et qui fonde sa méthode personnelle de combat, le Jeet Kune Do. Même si la star clama haut et fort son mépris pour une pratique qu'il jugea finalement obsolète, la légende ancre l'image d'un Petit Dragon futur « roi du kung-fu » faisant ses griffes sous la férule du sage Ip Man. Cependant, on sait aujourd'hui que son véritable instructeur fut Wong Shun Leung qui était de cinq ans son aîné et qui se distingua comme le disciple le plus batailleur du clan *wing chun*. En pressurant le mythe Bruce Lee comme un citron, il était inévitable que les producteurs de Hong Kong finiraient par en faire jaillir la figure d'un Ip Man magnifié dans son rôle de grand maître. Cela donna en 2008 un premier opus réalisé par Wilson Yip et magistralement interprété par Donnie Yen. Un second opus (*Ip Man 2*) fut suivi par d'autres biopics jusqu'au délirant *The Grandmaster* de Wong Kar-Wai (2013) qui, en des enluminures superbes, acheva de transformer le maître du *wing chun* en super-héros invincible. La réalité est toutefois plus terne. En effet, et malgré une réputation solidement établie parmi ses pairs, le professeur Ip passa plus de temps à fréquenter les maisons de thé voire à somnoler sous l'effet de l'opium qu'à accomplir des exploits héroïques.

La passion du wing chun

Né en 1893 à Foshan dans la province de Canton, Ip Kai Man grandit dans une famille aisée de propriétaires terriens et de commerçants. Comme bon nombre de gamins de riches de sa génération, il se passionna dès l'âge de douze ans pour l'étude des arts martiaux et plus particulièrement pour la boxe *wing chun*. Son initiateur fut le maître Chan Wah-shun qui avait reçu l'autorisation d'enseigner cette forme particulière de boxe cantonaise dans le temple de l'opulente famille Ip. Au bout d'une année, la santé de son vieux professeur déclinant, l'adolescent poursuivit son apprentissage avec encore plus d'ardeur auprès de l'un de ses condisciples, Ng

Chung So. Lorsque le jeune Ip entra dans sa quinzième année, sa famille l'envoya à Hong Kong pour y poursuivre des études secondaires dans un établissement britannique, le St Stephen's College. On raconte que témoin de l'agression d'une femme chinoise par un policier Indien de la colonie, le valeureux jeune homme, alors âgé de dix-huit ans, vola au secours de l'infortunée et assomma le fonctionnaire véreux. C'est ce premier exploit qui lui aurait valu de recevoir les ultimes secrets du *wing chun* détenus par le grand maître Leung Bik (Liang Bi) qui résidait justement dans l'île. De retour à Foshan, Ip dédaigna la gestion des affaires familiales pour se consacrer à de nombreux passe-temps parmi lesquels la pratique du *wing chun* occupait une place prépondérante. Ce n'est qu'à l'âge de cinquante-deux ans qu'il dut, les finances se tarissant, se résoudre pour la première fois de sa vie à trouver un emploi rémunéré. Il devint ainsi capitaine de police en civil à la tête d'un groupe de détectives particulièrement actifs dans la traque des agitateurs rouges. À la veille de la victoire communiste, ses origines de classe et ses compromissions avec le régime nationaliste du Guomindang ne lui laissèrent d'autre choix que la fuite vers Macao puis Hong Kong où il se rendit en compagnie de sa fille aînée. Il ne devait jamais revoir sa femme qu'il avait épousée au début des années 1920. Et ce n'est qu'en 1962 que ses deux fils, restés auprès de leur mère, purent franchir la muraille de bambous afin de le rejoindre.



Illustrations tirées d'un manuel de boxe cantonaise (circa 1929)



Scène filmée de l'opéra cantonais *Le prince ambitieux* (1965)

Les blousons noirs du kung-fu

Dans le Hong Kong surpeuplé de l'époque, Ip n'eut d'autre choix que d'enseigner les arts martiaux, une activité guère valorisante au regard de ses origines sociales mais que favorisait le climat de violence qui régnait alors dans la colonie. Bien que confronté à une rude concurrence, ses contacts lui permirent de devenir entraîneur

pour le compte du *Restaurant Worker Union*, sorte de syndicat des travailleurs de la restauration. Il ne semble pas qu'il fut un professeur très zélé. En effet, les témoignages de l'époque laissent penser qu'il préférerait taquiner sa pipe à opium pendant que les éléments les plus agressifs de son école contribuaient à sa renommée en faisant le coup de poing dans des combats clandestins. De toute évidence, le clan *wing chun* ne réunissait pas que de bons garçons... Certains d'entre eux devaient partir pour d'autres horizons : William Cheung en Australie, Hawkins Cheung et Duncan Leung aux États-Unis, etc. Aucun d'eux n'imaginait alors que le succès posthume de leur camarade Bruce Lee allait favoriser leurs carrières de professeurs d'arts martiaux. Comme bon nombre de Cantonais de sa génération, maître Ip ne partageait guère l'enthousiasme de ses jeunes élèves pour les choses de l'Occident, en particulier cet esprit rebelle, « blouson noir », que véhiculait l'industrie américain du divertissement. Dans son exil, il resta fidèle à un mode de vie suranné gardant un œil sur l'évolution de son art depuis longtemps confié aux soins de quelques disciples dévoués. Il aimait particulièrement déambuler dans la fourmilière hongkongaise et, détail curieux rapporté par certains de ses biographes, ne manquait jamais le spectacle d'un incendie, n'hésitant pas pour cela à se précipiter à l'autre bout de la ville... Ce portrait rapide ne serait pas complet sans signaler quelques vices qui ne cadrent guère avec l'image aseptisée qui ressort de sa saga cinématographique, image qui ne fait que se conformer à l'idéal du maître de kung-fu pétri de vertus confucéennes. En effet, Ip fut un opiomane et un tabagique forcené, deux addictions à l'origine du cancer de la gorge qui devait l'emporter en 1972. Ses disciples Leung Ting et Duncan Leung n'ont d'ailleurs pas cherché à masquer sa toxicomanie qui dans leurs déclarations prend même des proportions surprenantes, le premier parlant de consommation d'héroïne alors que le second évoque un enseignant parfois prêt à vendre son art pour obtenir ses doses quotidiennes. De ce point de vue et compte tenu du rôle joué par ses adeptes les plus agités, le développement du *wing chun* s'inscrit dans une culture de la violence et de la marginalité, une réalité aujourd'hui en grande partie occultée.



Combat clandestin entre un adepte du *wing chun* et le membre d'un clan rival (1961)

Prédictions

Il fallait de l'imagination pour transformer un personnage somme toute falot en héros de films d'action. Les scénaristes de Hong Kong n'en manquent pas plus que les conteurs traditionnels du kung-fu qui exagèrent systématiquement les exploits prêtés

aux « grands maîtres ». Grâce à la machine cinématographique, Ip Man a fini par sortir de sa léthargie opiacée pour ébranler la terre et le ciel, semer la panique parmi les redoutables Triades, châtier l'empire du Soleil levant et faire mordre la poussière à l'arrogance occidentale. À ce titre, le film *The Grandmaster* constituait une sorte d'apothéose elle-même dépassée par un *Ip Man 3* dans lequel on peut voir Donnie Yen tenir tête à l'immense Mike Tyson. Peu importe les véritables capacités des experts du kung-fu ; ils ont, à l'instar de Bruce Lee, imposé leur supériorité dans la seule arène qui compte désormais : la cervelle du spectateur.

Dans sa production plus modeste, Herman Yau a tenté d'humaniser quelque peu le super-héros non sans corriger les aspects gênant de sa biographie. À la fin du film, on voit ainsi le vieux maître indifférent aux rodomontades d'un Bruce Lee venu lui rendre visite au volant de sa Rolls-Royce. Paradoxalement, cette scène reflète probablement les sentiments réels du vieux maître. En effet, rien n'indique qu'il s'intéressa outre mesure aux acrobaties de son supposé pupille lorsque ce dernier commença à faire parler de lui dans une série télévisée sous les traits de Kato, chauffeur exotique et bondissant d'un justicier de seconde zone. Dans le Hong Kong survolté des années 1950-1960, Ip Man vécut une vie de provincial sans se douter un seul instant que son personnage était appelé à devenir un héros invincible du septième art ou encore une célébrité à laquelle sa ville natale dédierait un musée. Après cinq films et dans l'attente de la sortie d'un *Ip Man 4* prévue pour le 20 mai 2020, le maître historique du *wing chun* s'est finalement dissout dans le virtuel pour y rejoindre son plus célèbre élève. Le cinéma, notamment américain, a magnifié une boxe anglaise ancrée dans le réel du ring. Il en va différemment pour le kung-fu qui, de par sa dimension fantasmagique, se prête à tous les délires, à toutes les dénaturations. C'est pourquoi les studios ont encore de beaux jours devant eux grâce à ce miracle de la multiplication des icônes qui permet d'ores et déjà de prédire qu'après l'exploitation jusqu'à la corde de la figure de Ip Man, ceux-ci ne manqueront pas de s'emparer du personnage de Wong Shun Leung, qui fut, quant à lui, le véritable professeur de la star Bruce Lee.

José Carmona



Ip Man fait face au géant Tyson dans *Ip Man 3* (2016)

Photo Pegasus Motion Pictures



Dix experts de karaté ne font pas le poids face à Super (Ip) Man (*Ip Man 1*, 2008)

Photo Mandarin films Distribution Co